

immense qu'on appelle l'humanité. Mais ces facultés, ces passions dont chacun saisit en soi le germe, elles se sont isolément développées quelque part. Car il semble que la fin de la race humaine soit de réaliser dans l'espace et le temps tout ce qu'il y a de sentiment et d'action à l'état de possible dans l'âme de chaque homme. Toutes ont eu leur illustre représentant, c'est par elles qu'ont été les grands hommes.

La plupart de ces grands hommes sont morts pour nous tout entiers. A peine quelques vestiges de leurs dessins, quelques échos de leurs paroles sont parvenus jusqu'à nous. La terre recouvre le reste, et Dieu seul sait la longue et tragique histoire de ce qui les fit grands, de leurs passions et de leurs malheurs.

Mais tous n'ont pas emporté avec eux dans la tombe les titres de noblesse de l'humanité. Il en est qui vivent encore pour nous, qui ont sculpté en airain toutes leurs pensées, toutes leurs émotions. Incomplets, eux aussi, ils subissent en cela la condition commune de tout être créé; il n'est quelquefois qu'une qualité, qu'un penchant auquel ils ont livré toute leur âme. Mais cette atrophie des autres éléments de l'esprit est presque pour nous un bonheur, la qualité privilégiée apparaît sous des traits éclatants. Ce jet vigoureux, nourri de toute la sève de leur génie devient l'idéal d'une faculté humaine.

Voilà, MM., une des conditions que je devrai, je crois, exiger d'un écrivain pour le juger digne d'occuper votre attention. Il faudra qu'il soit le représentant d'une noble idée, d'une grande passion, d'un élément essentiel de l'esprit humain.

A cette condition il faut en joindre une seconde. Que nous servirait, en effet, qu'un homme ait nourri en lui-même cet élément précieux, s'il n'avait su le faire vivre au dehors, lui donner une forme sensible, durable? La forme, MM., voilà peut-être le plus difficile en poésie. Sans elle, les sentiments les plus beaux ressemblent à ces gaz qui s'élèvent de nos